

De l'inquiétude mémorielle : le travail de mémoire dans les revendications identitaires de la communauté peule en Guinée.

Anna Pondopoulo (INALCO-CESSMA)

Les nombreux sites informatiques qui brassent les informations sur les sociétés peules, en pulaar et en français, nous impressionnent par leurs deux aspects : par la véhémence de la parole partagée, par son « énergie rhétorique » (j'emprunte cette expression à un article pionnier d'Abderrahmane Ngaïdé, « Internet et production de discours en situation de diaspora », *CEA*, LIII (3), 211, 2013), qui cherche à créer des liens entre les personnes et les communautés éloignées dans l'espace et qui évoque, le plus souvent, le traumatisme et la souffrance, mais aussi par le désir de constituer un fonds de mémoire collective, en composition et en recomposition permanentes.

Cette dernière particularité résume l'essence même des activités de ces sites : ce sont les lieux d'un tissage incessant de la mémoire archivée à partir des rumeurs, des légendes, des informations glanées dans les ouvrages de recherches, où les textes de toute origine – issus des bibliothèques coloniales, des thèses contemporaines, des écrits de chercheurs confirmés, des articles de presse – se côtoient et se mélangent sans discrimination aucune. Ces archives improvisées répondent à une évidente « inquiétude mémorielle » : à une demande des membres des communautés peules de mieux connaître leurs origines et leur histoire, les faits de la culture et de la langue. Comme si le travail de ces réseaux sociaux de l'expression peule répondait à une mission d'écrivain formulée par Tierno Monénembo dans *Pelourinho* : « Je suis venu animé d'une vocation, emboîter le pas aux anciens, rafistoler la mémoire » ou à un cri du cœur d'Abderrahmane Ngaïdé dans son roman *Une nuit à Madina do Boé* : « C'est une question de vie ou de mort, cette histoire d'archiver les événements ».

Le désir des communautés de préserver la mémoire devient plus pressant lors des crises sociales où se cristallisent les revendications identitaires comme celles advenues lors des élections récentes en Guinée (en 2010 et en 2013 caractérisées par un journaliste comme « école de la patience et un moment d'extrême tension »). En analysant essentiellement les articles de presse guinéenne de cette période et en y associant les échanges sur les sites web peuls, je voudrais comprendre comment la mémoire collective de la communauté peule se mobilise pour évoquer l'histoire lors de ces moments critiques où s'installe « un pénible sentiment de méfiance » : autour de quelles figures, constantes, catégories s'organise la mémoire. Mon hypothèse est que la source de la dynamique de ce travail de mémoire réside dans la tension entre le souhait d'aboutir, d'une part, à une vision totalisante de l'histoire des sociétés peules qui transgresserait les frontières nationales et, d'autre part, à une interprétation de l'histoire de sa communauté intégrée dans l'histoire de la nation indépendante, à partir des éléments de l'histoire des migrations et des anciens Etats.

Enfin, je réfléchirai sur les fonctions sociales de ce travail de mémoire. Les traumatismes stimulent les lectures anachroniques de l'histoire où les événements contemporains sont interprétés comme la réapparition cauchemardesque du passé qui n'en finit pas. Mais le retour incessant sur les événements traumatiques à l'origine des exils et de certaines diasporas est l'une des façons de tenir à distance l'aspect terrifiant de l'histoire. La mémoire articulée en paroles établit le lien social et rompt le sentiment de l'enfermement dans le passé interminable. Elle est un moyen de l'affirmation identitaire accentuée face au sentiment collectif d'insécurité : elle empêche l'érosion de la communauté par l'oubli.